

PIERRE BEAUCAGE
TALLER DE TRADICIÓN ORAL

Corps, cosmos et environnement

chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla

UNE AVENTURE EN ANTHROPOLOGIE

Préface de Serge Bouchard

LUX | HUMANITÉS

Extrait de la publication

CORPS, COSMOS
ET ENVIRONNEMENT
CHEZ LES NAHUAS
DE LA SIERRA NORTE
DE PUEBLA

Pierre Beucage
et le Taller de Tradición Oral

CORPS, COSMOS
ET ENVIRONNEMENT
CHEZ LES NAHUAS
DE LA SIERRA NORTE
DE PUEBLA

Une aventure en anthropologie

Préface de Serge Bouchard



La collection « Humanités », dirigée par Jean-François Filion, prolonge dans le domaine des sciences l'attachement de Lux à la pensée critique et à l'histoire sociale et politique. Cette collection poursuit un projet qui a donné les meilleurs fruits des sciences humaines, celui d'aborder la pensée là où elle est vivante, dans les œuvres de la liberté et de l'esprit que sont les cultures, les civilisations et les institutions.

Dans la même collection :

Ellen Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme*

© Lux Éditeur, 2009
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 3^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-89596-085-0

La publication de cet ouvrage a bénéficié du soutien de DIALOG – Le réseau de recherche et de connaissances relatives aux peuples autochtones. DIALOG est un regroupement stratégique du Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS).

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du programme de crédit d'impôts du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Préface

CE LIVRE AURAIT bien pu s'intituler *L'homme défriche, la femme moud*, ou encore, *Le dernier rire de l'opossum*. Voici le monde des Nahuas de la Sierra Norte de Puebla.

Mais sur le fond, voici surtout une histoire, l'itinéraire d'un anthropologue, Pierre Beucage, un homme au départ passionné par l'économique et le social, absolument absorbé par les mécanismes élémentaires de la domination du capital dans l'asservissement des paysans, au Mexique. Un marxiste à l'œuvre comme il s'en faisait à l'époque, un professeur que j'ai bien connu, alors qu'il débutait sa carrière, il y a de cela quarante ans. Oui, l'élève que j'étais s'en souvient encore, Beucage était brillant, rigoureux, énergique, sérieux, excellent pédagogue. Cependant, comme bien d'autres de ce temps, il était pris dans le carcan du matérialisme historique, entièrement occupé à mettre au jour les principes d'une réalité pourtant bien évidente : les riches ne sont pas là pour le bonheur des pauvres. La défaveur n'est pas une condition aléatoire et rien, dans l'économie capitaliste, ne sourit aux petits. Cela est un principe.

Comme une fleur qui finit par éclore, au fil des saisons passées sur le terrain, Beucage s'est ouvert à des nouvelles dimensions de la conscience collective. Sans

avoir à renoncer à ses questions de départ, il s'est lancé ailleurs et plus loin, dans les profondeurs de la culture amérindienne nahua. Il a découvert, dans le sens de mettre au jour, une manière, une mentalité, une vision du monde, une tradition orale ; cette découverte, il l'a faite de manière humaine, en plongeant naïvement et totalement dans la vie des gens ; la langue d'abord, qu'il a apprise, le travail ethnographique ensuite, inscrit dans le quotidien fastidieux, dans l'ordre de la patience et la longueur du temps. Car voilà le livre d'un opiniâtre. Dans notre monde de résumés et de topos, des revues de l'actualité, dans notre monde *wikipédiesque* d'aperçus furtifs et de reportages légers, il est bon de lire un ouvrage lourd et profond, comme il ne s'en fait presque plus. Le livre de Beucage embrasse bien des vies, celles, incroyables, des Nahuas. La patience est la force des faibles, la discrétion sert bien le résistant. L'anthropologue s'est mis au pas de ce peuple qui ne veut pas mourir.

Nous n'avons pas idée du travail nécessaire pour aller aussi loin dans la compréhension du monde de l'Autre. Nous n'avons pas idée de la dépense et de l'amour qui fondent un livre pareil. Car tous les livres ne se valent pas, n'est-ce pas ? Certains traduisent l'élan de toute une vie, travail capital et vertueux, témoin de l'étude et de l'effort, de l'obstination et de la rigueur. Bien que très savant, l'ouvrage s'adresse à tous les lecteurs de bonne volonté. Pierre Beucage n'écrit pas pour l'Académie. Il raconte autant qu'il expose un monde humain. Il porte ainsi une lourde responsabilité, celle de redonner une dignité à une réalité jusqu'ici honnie, l'authentique identité Nahua. L'identité n'est pas un concept creux, elle est réelle lorsque le corpus culturel est vivant et costaud,

lorsque la représentation du monde est féconde, originale, partagée entre des gens qui la reconnaissent comme étant la leur.

Au Mexique, comme au Canada, on revient toujours de loin quand on parle des Amérindiens. Ici, les autochtones représentent 3 % de la population canadienne, dispersés en une soixantaine de petits peuples, par ailleurs absolument inconnus des Canadiens même les plus éduqués. Là-bas, le poids démographique, et partant, le poids politique, est plus sérieux : peut-être 15 % de la population mexicaine. Le peuple nahua, un parmi d'autres peuples amérindiens du Mexique, compte plus d'un million et demi d'individus. Ces derniers sont les descendants directs des célèbres Aztèques. La langue que les Nahuas de Puebla parlent aujourd'hui est l'héritière de l'aztèque classique et ancien. Leurs ancêtres furent les maîtres d'un empire que les Espagnols ont pulvérisé, comme nous le savons bien. Mais la vie a continué, à travers les siècles. Les Nahuas auront connu, depuis cinq cents ans, toutes les malfaisances de l'histoire coloniale : travaux forcés, racisme systématique, dévalorisation culturelle. Ils furent ces Indiens infériorisés que l'on repousse au bas de l'échelle humaine de la civilisation. Ils ne parlaient pas une « vraie langue », seulement un dialecte. Ils n'avaient pas de savoirs propres, seulement des superstitions irrationnelles. Rien ne fut épargné pour les faire disparaître de la mémoire et du paysage.

Cependant, l'identité culturelle est plus forte que la police du temps. Elle évolue, se transforme, s'adapte, elle résiste à son anéantissement. Les Nahuas, un peuple du Maïs, la plante métaphorique d'une Amérique très ancienne, sont devenus des paysans constamment tenus

à l'écart par les autorités au fil des régimes de pouvoir. Petits agriculteurs pauvres de la Sierra, producteurs de maïs, puis de café et de canne à sucre, ils se sont fondus dans le paysage, c'est le cas de le dire, se faisant discrets et laborieux. Mais leur monde à eux, le nœud de leur être collectif, a survécu, tissant toujours des liens de continuité entre un riche imaginaire et un savoir pratique tout à fait ingénieux.

Pierre Beaucage s'est mis en quête d'apprendre ce savoir original. Il a poussé une porte et il s'est installé dans un foyer et dans un lieu. Au-delà du paysan inscrit dans une logique infernale d'appauvrissement face aux leviers économiques du monde « mondial », il y a autre chose : la famille, le village, les hommes et les femmes, le ciel, les plantes, les animaux sauvages. Il y a le corps humain, sa morphologie, ses maladies, les remèdes, le Soleil et la Lune, le travail, le sexe, le vieillissement de la personne, le sens et le non-sens du monde. Voilà un univers particulier, complexe à souhait, une totalité qui embrasse l'ensemble du sensible et du pensable. Voilà le savoir dit et une vision particulière du monde.

Or, ceci n'est pas un jeu. Ce ne sont pas des us et des coutumes épinglés aux murs exotiques des musées du folklore. Bien au contraire. L'anthropologue a travaillé au sein d'une organisation nahua, l'Atelier de Tradition Orale, une entreprise exemplaire dans le genre. Ce sont les Nahuas qui ont scruté leur propre monde, et l'anthropologue s'est fondu dans le mouvement. Il a fallu qu'il aime ses sujets, l'anthropologue, pour ainsi finir par acquérir une pareille compétence culturelle. Ce travail est fastidieux, nous l'avons dit, la notation se doit d'être méticuleuse, l'acquisition est longue car les architectures culturelles de l'humain sont d'une subtilité désarmante.

Pour ses amis Nahuas, j'imagine que Pierre Beaucage fut tel un enfant à qui l'on apprend tout. J'ai connu la même situation lorsque je faisais des recherches en ethnoscience parmi les Innus, durant les années 1970. J'étudiais le savoir des Innus à propos des animaux sauvages, en quête d'une ethnozoologie proprement dite, dans la ligne de la « nouvelle ethnographie » d'alors. Je me souviens de la difficulté, de l'immense chemin que je m'apprêtais à parcourir. Oublie tout ce que tu sais, oublie même ce que tu cherches, écoute ce qu'on te dit ! Un ours n'est pas toujours un ours et il y a dans l'épinette un petit peu plus que tu ne crois !

Jamais ne suis-je parvenu au bout de ma route innue, comme l'a maintenant fait Beaucage avec ses amis nahuas. Car, on le voit bien à la lecture de son livre, tout est lié, un champ se métamorphose en un autre, les éléments s'imbriquent et se recourent, les humains dansent avec la vie. Ce savoir est un corps dynamique qui traite du cosmos comme de la caverne, des animaux comme des rêves, des plantes comme des poèmes, des humains comme des êtres absolument intégrés à ces environnements imaginés. Non, il n'y a pas que l'animal, il y a aussi la plante, il y a l'air, le chaud, le froid, le liquide, le solide, il y a ce lieu, le mien, et il y a moi, qui suis un Nahua.

Qu'est-ce que vivre dans un monde de graines, de feuilles, de pousses et de repousses, dans un monde foisonnant où le maïs est tout vivant, où l'homme défriche et la femme moude, où l'opossum rit et se bidonne et où le serpent tient le haut du pavé ? C'est comme vivre dans l'immensité blême de la taïga, obsédé par la graisse de caribou et la viande, par les distances et le froid, nomade, nomade qui fera lui aussi sa création du monde, qui

reprendra celle des Anciens, qui la reproduira, l'adaptera, la fera passer d'un temps à un autre temps. Nous avons tous une matrice maternelle. Et nous sommes tous de quelque lieu. L'appartenance est une donnée d'espèce. Nous aurons beau invoquer toutes les *walmartisations* du monde, nous demeurons des êtres de culture. Il est vrai que nous sommes tous des humains. Mais il est faux que nous sommes tous enfants de la même donne culturelle. N'est-ce pas un des traits les plus vicieux de la pensée occidentale moderne que de croire que nous sommes tous en attente de devenir des Européens, des États-Uniens, des consommateurs anonymes, à casquette ?

Le rapport au monde est politique. Quelle est la place des Nahuas dans le Mexique d'aujourd'hui ? Quelle est la place des peuples autochtones dans le monde des États-nations ? L'ouvrage de Pierre Beaucage, s'il était étudié, et compris, s'avérerait une sorte de bible pour qui réfléchit à la nature de la diversité culturelle. Le débat public sur le sujet, pour autant qu'il existe, s'en trouverait bien enrichi. Car, il est malheureusement notoire que nous prenons ces choses à la légère. Nous traitons des cultures comme s'il s'agissait de marques superficielles et commodes. Et si, en ce siècle de grande sensibilité environnementale, nous nous mobilisons contre l'érosion de la diversité biologique de la vie sur la planète, nous sommes beaucoup moins alertés par les agressions faites à la diversité culturelle sur la Terre. L'importance d'une langue est grande, puisque la langue est le creuset de la vision du monde. Cela existe, la mort d'une langue. Ce qui disparaît alors, ce n'est pas seulement un code fonctionnel et technique ; ce qui s'évanouit, c'est un texte unique, irremplaçable. Ce qui disparaît, c'est la facture même de notre humanité.

En attendant, voici que je décline mon identité, cela s'appelle mon histoire, ma façon de voir, ma langue, mes gestes et mon savoir. Pour m'effacer, il faudra effacer tout cela, comme les missionnaires le voulaient quand ils brûlaient les tables écrites des Mayas, comme les Américains le faisaient quand ils tuaient les Indiens un à un, comme les Canadiens l'ont fait quand ils ont tout mis en œuvre pour sortir l'Indien de l'Indien, faisant mourir les langues autochtones, évacuant les terres ancestrales et amnésiant la conscience historique jusqu'au silence le plus ni ais.

Pierre Beaucage nous montre l'anthropologie sous son meilleur jour. Le livre que vous vous apprêtez à lire est un livre pour de vrai : les enfants ramassent les grains de maïs tombés sur le sol, tous les grains, jusqu'au dernier. Car le grain est si précieux que le maïs pourrait s'offusquer d'être ainsi négligé, piétiné, réduit en poussière inutile. Cette idée est universelle et puissante, il ne faut rien gaspiller de ce qui est la vie.

Serge BOUCHARD

À Elena, la compagne de ma vie, avec qui j'ai pu partager les joies et les difficultés de la vie quotidienne au Honduras et au Mexique.

À mes amis nahuas de San Miguel Tzinacapan, Puebla (Mexique) particulièrement aux membres du Taller de Tradición Oral qui partagèrent avec moi leur conviction que le « dialecte » nahuatl était une langue, les « petits contes », une littérature, et que les « paroles des vieux » pouvaient contenir une science.

À mes assistants de recherche et à mes étudiants, québécois et mexicains, qui m'ont accompagné dans la collecte, l'analyse et l'interprétation des données, pendant toutes ces années.

Aux collègues et étudiants de l'Institut de Historia de la Ciencia de l'Universitat de València (Espagne), particulièrement à la Dr Pilar C. Aguirre Marco et au Dr José Luis Fresquet, pour l'atmosphère stimulante au sein de laquelle j'ai pu analyser mes données et préparer une première ébauche d'interprétation.

*Au professeur Alfredo López Austin, dont l'œuvre maîtresse sur les Aztèques, *Ideología y cuerpo humano*, a profondément inspiré ce travail sur les Nahuas d'aujourd'hui.*

Introduction

C E LIVRE N'EST PAS LE FRUIT d'une recherche ethnographique classique, comme on la décrit dans les manuels ni comme on l'enseigne en classe : un chercheur élabore un cadre théorique (étouffé de citations) ; il se rend ensuite sur un terrain, exotique ou rapproché, pour y vérifier une ou plusieurs hypothèses grâce à des entrevues qu'il complète par « l'observation participante » ; il rentre enfin à l'université pour analyser ses données en vue d'une publication à l'intérieur d'échéances déterminées. Bien sûr, il y a de ça *aussi* ici. Dans l'élaboration de mon cadre de réflexion, j'ai beaucoup profité des échanges directs et indirects avec les chercheurs qui travaillent dans des domaines connexes ; mes assistants et moi-même avons effectué des dizaines et des dizaines d'entrevues et nous avons tiré des publications de telle ou telle partie de notre corpus de matériaux.

Cependant, je veux préciser d'entrée de jeu une démarche qui fut beaucoup plus qu'une méthodologie de recherche : l'origine et la qualité d'une relation, de laquelle le chercheur ressort transformé, tant sur le plan personnel que professionnel. Au cours d'une vingtaine de séjours dans la Sierra Norte de Puebla, depuis 1969, mes rapports avec les autochtones nahuas, plus particulièrement ceux du village de San Miguel Tzinacapan, ont

largement débordé ceux qui s'établissent entre un chercheur et ses « informateurs ». En fait, ce livre est le produit d'une *collaboration* qui s'est étendue sur plus de vingt ans entre un anthropologue québécois et une organisation culturelle autochtone, le Taller de Tradición Oral de San Miguel Tzinacapan, municipale de Cuetzalan. Je signais avec le Taller une entente de collaboration à l'été 1985 : on y rappelait le principe de la propriété intellectuelle autochtone sur leur parole, et on s'entendait sur le double autorat. Pendant toutes ces années, j'ai également travaillé de façon plus informelle, avec la Sociedad Cooperativa Regional Tosepan Titataniske (SCARTT), établie dans la même région. Sur un autre registre, j'ai eu l'occasion de partager, à chaque séjour, la vie quotidienne d'une famille autochtone de San Miguel, les Osorio Sierra¹, et de développer de multiples relations d'amitié et de *compadrazgo*² avec d'autres habitants du village. J'ai ainsi été amené à m'engager personnellement dans les événements de la vie courante et rituelle de la communauté : des semailles aux moissons, de la joie des fêtes de baptême et de mariage à

¹ En 1984, la famille était composée de l'aïeule, doña Rosaria Sierra, de son fils, Pablo Osorio, avec son épouse Luisa Felix et sa fille alors adolescente, Ocotlán, ainsi que de la fille de Rosaria, Micaela *Quela*, célibataire. Doña Rosaria est décédée en 1992 et son fils Pablo, dix ans plus tard. Ocotlán s'est mariée et a eu trois enfants. Avec son époux, également nommé Pablo, sa mère et sa tante *Quela*, elle habite toujours la vieille maison de pierres du quartier Kalikan.

² Le *compadrazgo* est une relation rituelle qui lie les parrains d'un enfant et ses parents, lors du baptême catholique. Les autochtones ont étendu ce rapport à beaucoup d'autres contextes, de la construction d'une maison à la distribution des prix qui termine une année scolaire (*clausura*).

la tristesse des décès et des récoltes perdues. Tout cela a rempli ma mémoire et mes carnets de terrains et a nourri ce livre. J'ai compris, lors de sa rédaction, qu'il m'était souvent difficile de discerner quelle était la part des uns et la part de l'autre. J'ai cependant essayé de le faire le plus possible, d'où l'alternance du « nous » et du « je ».



Photo 0.1. La famille Osorio Sierra, avec l'ethnologue, devant leur maison de Kalikan (1986). À l'arrière, Pablo Osorio. À l'avant, Luisa Felix et Micaela Osorio, respectivement épouse et sœur de Pablo. Manquent leur fille Ocotlán, alors adolescente, et l'aïeule, Rosario Sierra, qui n'a jamais accepté de laisser son image sur une photo, ni sa voix sur un enregistrement.

J'ai choisi, comme d'autres anthropologues avant moi, de m'*impliquer* dans la vie quotidienne de ce village. Comme les rapports d'un chercheur avec ses interlocuteurs influencent nécessairement sa manière de voir les choses et de construire son interprétation, cette présentation sera essentiellement une mise en contexte. Les éléments théoriques seront apportés au fil des chapitres suivants.

À mon arrivée dans la Sierra Norte de Puebla, en 1969, j'avais déjà une expérience d'un an et demi d'anthropologie (également *impliquée*) parmi les Garifunas de la côte nord-est du Honduras (trois séjours, dont l'un de dix mois, entre 1963 et 1967). Pour le jeune étudiant québécois que j'étais, produit de la Révolution tranquille des années 1960, la possibilité de faire de la recherche de terrain au Honduras se présenta d'abord sous la forme d'une bourse pour deux étudiants de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval³. Notre point de chute : la Facultad de Economía de la Universidad Nacional Autónoma de Honduras, à Tegucigalpa. Nous n'avions pas choisi le pays, mais nous voulions connaître les problèmes du développement dans le tiers-monde.

Après un bref séjour chez les paysans métis de l'intérieur, le tiers-monde se révéla à nous sous la forme d'une côte tropicale où quatre villes portuaires végétaient, depuis le repli des compagnies bananières, dans les années 1950. Dans le gros village de Limón, sur la côte orientale, un 'comité prodéveloppement' (*Patronato pro-desarrollo*) avait demandé à la Facultad de Economía une étude de faisabilité ; on nous incorpora au projet, avec un économiste hondurien, Arturo Euceda. Depuis la goélette, la

³ Mon compagnon de voyage, Jacques T. Golbout, avait déjà séjourné un an en Argentine. Pour ma part, c'était le baptême du feu.

côte nord-orientale se déroulait lentement, avec son chaquet de villages aux toits de palme, tapis sous les cocotiers, les *garifunagei* (villages garifunas) ; Limón était l'un d'eux. En tant qu'invités du Patronato, et surtout du Dr Lacayo, premier médecin garifuna du Honduras, on nous fit un grand accueil ; les gens se pressaient pour être interviewés et répondaient avec empressement à nos questions qui portaient sur l'économie paysanne. Les Garifunas exploitaient à la fois la mer, les lagunes et la luxuriante forêt tropicale. Derrière l'apparente simplicité de leurs instruments de travail (la machette, la hache, la houe, le filet et la pirogue), j'étais impressionné par la complexité des rapports que les Garifunas entretenaient avec l'environnement, tant terrestre que maritime. Ils connaissaient des dizaines de plantes utiles, sauvages, protégées ou cultivées, en plus de la faune aquatique, pélagique et riveraine et du gibier, ainsi que les niches écologiques précises pour chaque culture : manioc, bananier, cocotier, maïs. Leur système de propriété de la terre et de ses ressources combinait propriété communautaire et usufruit familial, tandis que des réseaux d'échanges assuraient une certaine redistribution des produits de la pêche, de l'agriculture, de la chasse et de la collecte. Enfin, une cosmologie qui puisait aux sources précolombiennes et européennes donnait un sens aux rapports entre hommes et femmes, d'une part et entre les humains et un environnement dominé par les Maîtres de la mer et ceux de la brousse, d'autre part [Beaucage 2006⁴].

⁴ Les sources et références bibliographiques sont données entre crochets : l'auteur, l'année et, le cas échéant, le numéro de page. Les références complètes apparaissent en fin de volume, p. 397.

Dans les entrevues, les Garifunas nous affirmaient que leur principal problème n'était ni la rareté des terres ni un manque de nourriture généralisé : ils manquaient d'*argent* pour se procurer les biens manufacturés dont ils avaient désormais besoin, tels les outils, les vêtements et certains aliments importés comme le sel, le sucre et la farine. L'absence de débouchés pour leurs produits liée à des moyens de transport inadéquats, n'expliquait pas tout, puisque leurs voisins métis et miskitos exportaient régulièrement du riz et des haricots, ainsi que des porcs. Tandis que chez les Garifunas, les jeunes hommes émigraient pour travailler comme débardeurs ou marins ; en conséquence, le tiers des foyers ne comptait pas d'homme adulte et ceux-là connaissaient régulièrement la pénurie alimentaire.

Malgré ces problèmes, les Garifunas, rieurs, extravertis et qui raffolaient de musique et de danse, m'ont vite conquis, ainsi que ma compagne, Elena, qui m'accompagna lors de mes deuxième et troisième séjours (en 1964 et en 1966-1967). Elena mit en place une garderie à Limón, pour venir en aide aux femmes qui travaillaient aux champs. Pour ma part, je me retrouvai conseiller d'une coopérative de producteurs de riz à Bataya, village où l'on s'établit pour dix mois, lors de notre dernier séjour. Face à une question de mes amis de Limón (« D'où venons-nous, nous, les Garifunas ? »), j'entrepris des recherches sur leur ethnohistoire. Les chroniqueurs des Antilles françaises et les aînés interrogés en divers points de la côte me permirent d'y répondre, au moins en partie [Beucage 1966]. Ces données ont servi de base à mon mémoire de maîtrise, et une version abrégée en espagnol fut distribuée au Honduras. Quant à mon étude sur leur organisation

économique, elle voulait répondre à une autre question, essentielle à la bonne marche des coopératives de Limón et de Bataya : quels étaient les freins à la production d'un surplus agricole par les paysans garifunas ? Un examen minutieux des stratégies économiques des hommes et des femmes, de la consommation des ménages, ainsi que des contraintes écologiques et culturelles, apportait des éléments de réponse à cette deuxième question [Beaucage 1970]. En discutant avec des collègues de la Facultad de Economía, j'avais découvert également qu'au-delà des conditions locales, le sous-développement dépendait de facteurs structurels beaucoup plus vastes, telle la division internationale du travail, qui réservait aux pays du tiers-monde la production agricole et minière en leur imposant la dépendance industrielle et financière des métropoles. J'avais pris conscience aussi d'un ordre politique mondial qui faisait que les États-Unis appuyaient des coups d'État militaires comme celui de López Arellano (1963) lorsque la montée d'un mouvement populaire semblait menacer leurs intérêts.

Cet engagement personnel prolongé me fera découvrir que l'ouverture « spontanée » des Garifunas, leur connivence avec ceux qui venaient d'ailleurs, indissociable de leur métissage physique et culturel, faisaient partie de leurs stratégies de survie, de leur résistance séculaire et tenace à l'assimilation. Métissés dans l'île de Saint-Vincent avec des Noirs en fuite, puis déportés sur la côte centraméricaine, ils avaient su profiter d'une autonomie relative aux confins de deux empires, celui de l'Espagne et celui de la Grande-Bretagne, puis de leur isolement relatif après l'indépendance des républiques d'Amérique centrale. La résistance se poursuivait,

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JUILLET
2009 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE COMPTE DE
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNÉ D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Il a été composé avec \LaTeX ,
logiciel libre, par Claude RIOUX

La révision du texte et la correction des épreuves
ont été réalisées par Marcelle ROY et Thomas DÉRI

Les cartes, figures et diagrammes ont été établis par
Luciano BENVENUTO et Christian ROBERT DE MASSY

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal (Québec) H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

Corps, cosmos et environnement

Cet ouvrage est la synthèse de plus de trente ans de recherches au Mexique et le couronnement d'une longue collaboration entre l'anthropologue Pierre Beaucage et une organisation autochtone vouée à la réappropriation de la culture amérindienne, le Taller de Tradición Oral. Cet ouvrage rend compte de l'élaboration, par les paysans nahuas, d'une forme complexe et durable de mise en valeur de leur environnement tropical de montagne. L'auteur insiste sur les systèmes de représentations qui intègrent les taxonomies de la faune et de la flore en instituant le corps humain en métaphore fondamentale du cosmos. L'importance de cet effort de systématisation apparaît clairement dans le contexte actuel, où les peuples autochtones revendiquent, comme partie intégrante de leur identité, une forme propre d'établir des relations avec l'environnement matériel et symbolique. L'ouvrage est enrichi d'une multitude de cartes, de figures, de tableaux et de photographies.

Pierre Beaucage a enseigné au département d'anthropologie de l'Université de Montréal et à l'Institut d'histoire et de science de l'Université de Valencia (Espagne). Il a effectué de nombreuses recherches dans les champs de l'anthropologie économique, de l'ethnohistoire et de l'ethnoscience. Il est également reconnu pour la constance et la profondeur de son engagement en faveur des droits des peuples autochtones des Amériques.

